4448

PARIS et ORLÉANS, 25 Avril 1924

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.

30 cent. *pour l'extérieur*

bi-mensuel

3e ANNÉE, n° 33/34

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ***ido,*** italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires.... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr.
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro } — 18 fr. — — 24 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 35
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

A l'individualiste qui veut voter

Notre ennemi, c'est notre maître.
Or, l'électeur nomme le maître.
Donc, l'électeur voilà l'ennemi.

J'ai sous les yeux un numéro de *l'anarchie* daté du 19 avril 1906. Les pages 3 et 4 de ce numéro sont occupées par une affiche intitulée : A L'HOMME QUI VEUT VOTER et de cette affiche j'ai extrait les trois lignes qui figurent en exergue. L'article de tête de ce numéro de *l'anarchie* est intitulé *le Bétail électoral* et il est de la plume de Libertad. En le relisant, je me demande si je ne rêve pas.

Oui, si je ne rêve pas. Ce n'est plus à « l'homme qui veut voter » qu'il est nécessaire que je m'adresse aujourd'hui, c'est à l'individualiste, à l'anarchiste QUI VEUT VOTER (*sic*).

Depuis 20 ans, depuis la guerre surtout, nous en avons parcouru, du chemin ! De nouvelles générations sont apparues qui font machine en arrière, nous ramènent à l'époque qui précédait 1848 et appellent cela du nouveau. A les en croire, les valeurs d'il y a vingt ans sont périmées et nous faisons fausse route en propageant l'anti-parlementarisme. Ils nous racontent gravement que ça vaut mieux, beaucoup mieux, d'être jeté en prison — quand on transgresse la loi — par les agents des légiférants de gauche que par les représentants des légiférants de droite. Que lorsqu'on est affamé, exploité, dominé, traqué, imposé par les patrons, les brasseurs d'affaires, les propriétaires, les petits boutiquiers libres-penseurs et francs-maçons du Bloc des Gauches — c'est bien préférable à être tondu, mangé, persécuté, réduit à la portion congrue par les faiseurs, les profiteurs, les mercantis, les détenteurs de l'assiette au beurre bien pensants du Bloc des Droites. Voter, se réfugier *collectivement* derrière l'Etat pour se dérober aux conséquences du contrat social ; déposer des projets de lois pour se garantir, en tant que *corps distinct*, des conséquences de leur rébellion contre les décrets de l'Autorité — voilà ce que ces néo-individualistes qualifient d'anarchisme individualiste ou d'individualisme anarchiste, je ne sais plus exactement.

Je vous répète, compagnons, que je ne sais pas si je rêve.

* * *

Avant la Guerre, en temps d'élections, on voyait bien un individualiste de mauvais aloi ou accepter de l'argent de quelque candidat fortuné et voué à l'insuccès et faire approximativement campagne en sa faveur — ou raconter qu'il fallait se compter sur son nom, bien entendu, afin de se rendre compte des résultats de la propagande anarchiste. On n'en faisait pas cas, on levait les épaules et c'était fini. Aux copains doués de la faculté de s'exprimer en public — candidats abstentionnistes — les périodes électorales étaient chères parce qu'elles leur permettaient d'exposer dans les préaux d'école — salles de réunions toutes trouvées — les idées, les opinions anti-autoritaires. Les candidats bourgeois et socialistes en prenaient pour leur grade, je vous l'assure.

Aujourd'hui changement complet. Ce n'est plus l'électeur qu'il faut essayer de détourner des urnes, c'est..... le néo-individualiste. Essayons.

Tu as, camarade, conservé ton casier judiciaire intact. Cela veut dire que tu as ignoré jusqu'ici la forme la plus brutale sous laquelle s'exerce l'autorité gouvernementale : priver de sa liberté, empêcher de circuler le non-conformiste qui a troué en quelque endroit le filet du contrat social. Ta situation privilégiée par rapport à maint des nôtres te permet d'exercer ton « droit de vote », c'est-à-dire te met à même de favoriser l'élection à la Chambre des Députés d'un représentant d'un parti politique. Ce parti politique a pour but de s'installer au pouvoir et d'*imposer* sa conception de l'administration publique aux habitants du territoire soumis à son action, donc à nous-mêmes. Peu importe que le parti auquel appartient le candidat qui sollicitera « ta » voix se réclame de la droite ou de la gauche — il *imposera* sa méthode de gouvernement. Si ce parti n'est pas assez fort par lui-même pour occuper le pouvoir, il soutiendra celui qui lui fera le plus de concessions, qui se rapprochera le plus de la politique qu'il aurait *imposée* s'il avait été le plus fort.

Le parti du candidat auquel tu accorderas ton vote peut confirmer ou infirmer les lois confectionnées par le gouvernement qui occupait le pouvoir dans la précédente législature ; il peut les modifier, les réformer, les compléter ; elles seront exécutoires, autant pour ceux à qui elles plaisent que pour ceux auquels elles ne plaisent pas. Tous seront contraints de s'y soumettre sous peine de sanctions plus ou moins graves. Peu importe que le gouvernement qui émanera de la Chambre nouvelle se réclame du Bloc des Gauches ou du Bloc National, il se considérera comme le tuteur de l'ensemble de ses ressortissants : majorité, minorité, non-votants ; *tuteur d'autant plus puissant et redoutable que le nombre des votants aura été plus considérable.* Par rapport à l'Etat — ou à sa concrétisation : le Gouvernement — les occupants du territoire qu'il régit sont *en tutelle.* La question de Parti n'y est pour rien. Il n'y a ni à discuter, ni à ergoter, ni à raisonner : force est d'obéir. La main qui exerce la tutelle peut être plus ou moins brutale, plus ou moins gantée, plus au moins flatteuse : elle *tient en en laisse.*

En votant, camarade, tu ne *te* mets pas seulement sous la tutelle gouvernementale, tu *nous* y places, nous les anti-gouvernementaux. En contribuant à faire « passer » le candidat d'un parti, le représentant d'une politique tu nous contrains à subir le joug de ce parti, les directives de cette politique, nous les anti-parlementaires, nous les anti-politiciens. En *diminuant* le nombre des abstentionnistes, tu agis en faux frère à notre égard : tu renforces la puissance du faiseur et de l'applicateur de lois, le pouvoir du prononceur et de l'exécuteur de sentences, la force de celui qui emmure, déporte, torture, guillotine, fusille...

Tu me fais remarquer, camarade, que dans tout milieu — fût-il composé d'individualistes anarchistes les plus conséquents — il peut être nécessaire en une circonstance donnée, de connaître l'avis de ceux qui le constituent — que cet avis ne peut être obtenu que par un mode de votation quelconque. Sans doute, mais l'adoption, par le vote, de telle ou telle règle de conduite *n'engage que ceux* qui se sont prononcés en sa faveur. Les non-consentants demeurent ou libres de ne point s'y conformer ou, si c'est impossible, de se retirer du milieu. Les votants n'engagent qu'eux-mêmes. Dans l'accord conclu, lors de sa création, entre les fondateurs du milieu individualiste, pareille éventualité a été prévue et les précautions prises pour y parer, de façon à ce que nul ne se trouve lésé ou contraint d'accomplir ce qui ne lui plaît pas.

Tu m'objecteras encore, camarade, que, dans la société que nous subissons, maint individualiste anarchiste, fût-il le plus farouche, est contraint de faire quelque concession à la légalité. Je ne l'ignore point. Nous savons déjà que ces concessions ne sont jamais *qu'apparentes* de sa part, non point *définitives*, qu'il les considère comme des expédients, des gestes de débrouillage personnel, uniquement circonstanciels. Mais quelque nombreuses et étendues que soient ces concessions, *elles n'engagent que lui.* Il n'est pas un individualiste, un anarchiste qui soit forcé de l'imiter ou le répéter.

Tu sais parfaitement bien que pour les socialistes, radicaux-socialistes, républicains de gauche, du centre-gauche, du centre-droit ou d'ailleurs — tu sais parfaitement bien que pour les communistes comme pour les royalistes, pour les libéraux comme pour les conservateurs, nous serons toujours des adversaires, nous, les alégaux, les amoraux, les en dehors. Tu sais parfaitement bien qu'entre eux — qui font de l'autorité le facteur de l'existence des milieux humains et qui nions l'autorité, la maîtrise et qui ne voulons pas de maîtres — il n'est point d'entente possible. En devenant électeur, tu t'affilies au grand Parti des Maîtres, tu deviens un Maître, tu deviens notre ennemi.

E. ARMAND.

Réalités, Vérités

On ne peut s'entendre avec la mauvaise foi et l'insincérité. Celles-ci nous obligent à les combattre sans trêve ni repos. Le fanatisme et le sectarisme exigent toutes nos forces pour les vaincre. Ici, c'est la lutte acharnée, dans laquelle un des deux adversaires doit succomber.

Que pouvons-nous faire dans un monde de gens qui, totalement dépourvus d'esprit critique, obéissent servilement à qui leur donne un ordre ? On leur dit : « Marchez », et ils marchent ; « Faites-vous tuer », et ils y courent. Jamais l'idée ne leur est venue de désobéir. Cette masse amorphe est comme un boulet aux pieds de l'humanité.

Il y a des êtres laids moralement et physiquement. A voir la tête de certains individus, on est fixé sur la profession qu'ils exercent. Leurs traits suent le vice, le crime et le mensonge. Ce sont des soutiens de l'autorité et des représentants de l'ordre.

Je ne vois pas en quoi dire aux anarchistes qu'il y a parmi eux des « mouchards » est une insulte pour les anarchistes. Ils savent bien que la police les surveille ! Parce qu'on côtoie la boue, on ne se confond pas forcément avec elle.

Lorsque l'on prend pour guide la raison, la raison vivante et non cette entité que nous ont fabriquée les philosophes, on ne peut admettre l'iniquité sur laquelle la société actuelle repose. Notre raison condamne sa politique et sa morale. C'est elle seule que nous consultons quand nous avons à formuler un jugement sur les hommes et les institutions. Tout ce qui est illogique, incohérent, amorphe, est condamné par elle.

Si notre raison intervient pour séparer le vrai du faux, la beauté de la laideur, et nous contraindre de rompre avec les « choses sociales et fausses » dont parle Vigny, le sentiment a également sa part dans la répulsion que nous éprouvons devant le spectacle de la bêtise ambiante. C'est le sentiment, autant que la raison, le cœur autant que l'esprit, la sensibilité autant que l'intelligence qui nous interdisent de collaborer au triomphe du mensonge. L'amour proteste, autant que la pensée, quand nous constatons l'absence de toute beauté, de toute justice dans la société actuelle. C'est notre être tout entier : passion, logique, volonté, qui se révolte contre le régime social actuel.

Sur un plan supérieur les hommes sincères peuvent toujours s'entendre. Quelles que soient les confessions religieuses ou les tendances philosophiques qui les séparent, des êtres désintéressés, ennemis de tout mercantilisme, s'entendront toujours à condamner le matérialisme, la politique et l'agitation qu'elle fait naître. Sur les sommets de l'idéal, les passions s'éteignent : il ne reste plus qu'une pensée profonde, créatrice de vie et d'amour.

Nous sommes fatigués de répéter chaque matin aux individus d'être plus tolérants les uns envers les autres, de ne plus considérer comme un devoir de se nuire et de se déchirer, d'agir en hommes libres en ne consentant pas à se diminuer, à se vendre... Ils continuent de plus belle à obéir à leurs maîtres et à leurs passions, à s'enlaidir, se suicider... Prenons le parti de les regarder faire, tout en haussant les épaules, en pensant : « Cela n'aura qu'un temps ».

L'an-archie ne consiste pas à s'exposer constamment aux coups de l'adversaire, à récolter des années de prison et, finalement, à crever de misère... Mais il est certain que celui qui dit franchement ce qu'il pense — ce qui est le fait du véritable an-archiste — ne peut s'attendre à recueillir des applaudissements et à vivre en repos. Il est traqué, persécuté. Qu'il s'efforce de prêter le flanc le moins possible à ses ennemis, non par lâcheté, mais parce qu'il a besoin d'un calme relatif pour faire triompher ses idées. Qu'il trouve la manière de tout dire, sans être inquiété continuellement. L'ère des sacrifices est passée. Les nobles causes exigent sans doute des martyrs, mais il n'est pas nécessaire d'être un martyr pour les faire triompher.

L'exploitation d'autrui est pratiquée ouvertement par ces « cannibales » qu'on appelle des « gens bien pensants » et qui, plus ils volent, plus ils sont considérés ; plus ils mentent, plus on les croit ; plus ils sont bêtes, plus ils passent pour intelligents. Exploiter autrui est un brevet d'honnêteté dans notre société pourrie.

Les compagnies de chemins de fer crient au déficit — alors que leurs actionnaires touchent des super-dividendes — pour augmenter leurs tarifs, mais non la sécurité des voyageurs. Ainsi, le chantage devient un des procédés familiers des grandes administrations qui ne sont jamais assez riches. Il leur faut, par n'importe quel procédé, arriver à soutirer aux pauvres gens leurs maigres économies. Elles y parviennent avec la complicité de l'Etat, le peuple se prêtant à leurs manigances.

Le peuple souverain croit qu'il commande quand il attend des heures le bon plaisir de l'administration pour retirer une carte d'électeur. Il consent à piétiner des heures pour se donner des maîtres.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Etat d'âme

A mon vieil ami E. Armand.

Je n'ai pas contemplé les paysages suisses,
Je n'ai jamais rêvé sous le ciel d'Italie,
Ni respiré la fleur aux bords des précipices,
Ni goûté aux plaisirs de Nice en sa folie.

On ne m'a point trouvé parmi ceux qu'une course
Rapide entraîne au Temple où le Veau d'Or est roi.
J'ai marché sans souci des cotes de la Bourse,
Sur mon chemin cueillant plus de pleurs que de [joies.

Mais plus heureux que ceux que la richesse enivre,
Je rêve de printemps qui demeurent toujours ;
Que m'importent la gloire ou les honneurs pour [vivre
Si, gueux, je goûte encor aux sincères amours !

Mars 1924.

A. BAILLIF.

En guise d'épilogue

On peut lire dans le Bulletin Syndical du Centre, *sous la signature d'*Une Ouvrière, *l'annonce d'une grrrande victoire féministe : le délit d'abandon de famille (par le mari) est puni d'amende et de prison. Eh bien, j'en demande pardon à* l'Ouvrière *qui a rédigé l'entrefilet enregistrant cette nouvelle. Ce n'est pas une victoire féministe du tout. C'est une consécration officielle — s'ajoutant à tant d'autres — de cette mentalité particulière de* la femme mariée *qui veut* dépendre *de son mari pour élever les enfants qu'elle met au monde et qui passe sur tout — indifférence, dédains, répugnance, absence d'amour — pourvu que son conjoint* casque. *Ne parlez pas aux féministes de cette trempe de conquérir de haute lutte la faculté d'accepter ou de refuser la maternité (c'est-à-dire la diffusion publique des moyens propres à rendre la procréation volontaire), — l'orientation, selon que l'entend la mère, de l'éducation du petit humain qu'elle a porté en ses flancs, qu'elle a nourri, qu'elle a soigné — la libération de l'emprise du compagnon en réduisant au strict minimum la cohabitation non indispensable — la mise en œuvre de toutes les ressources de l'intelligence pour se délivrer, associées ou isolées, de la dépendance économique du procréateur des enfants qu'elles ont consenti à faire naître... On peut discuter ces aspirations féministes ; on ne saurait nier qu'elles soient frappées au coin de la fierté, de la dignité féministe la plus pure... Mais ne parlez pas de tout cela à cette « Ouvrière » : elle en est encore à réclamer le droit de vote et d'éligibilité. Tout s'explique, comme dit l'autre.*

QUI CE.

Contre tous les communismes

Réponse au cam. D. de *l'Emancipateur*, Belgique.

Votre article *Expériences et Conseils*, inspiré par des sentiments élevés, m'a beaucoup plu. Néanmoins, je dois vous avouer que je ne partage pas certaines de vos vues.

J'estime, en effet, que la possession individuelle de la terre, de l'habitation familiale, des moyens propres à transformer ou à transporter la matière, etc... (que les foudres de la loi garantissent actuellement à une minorité de possédants, mais que garantirait le respect réciproque des droits acquis par le travail, dans une société où chacun serait possesseur de son moyen de production et maître de la destination à donner au produit lui-même) est la condition *sine qua non*, parce que naturelle, de l'indépendance économique de tous.

Pour obtenir une preuve que cette condition est bien celle dictée par la Nature elle-même à l'activité libre des hommes, reportons-nous, par la pensée, à quelques centaines de milliers d'années en arrière... N'est-ce pas du jour où notre ancêtre des cavernes abandonna aux mains du premier des sorciers, la massue de silex dont il était le créateur et par conséquent le *propriétaire indiscutable* — massue qui constituait outre l'arme de défense de sa liberté et de son habitat, l'outil de son indépendance économique — n'est-ce pas du jour de cet abandon, dis-je, contre des promesses de le garantir (par la seule vertu des sortilèges et des tours de passe-passe) des effets des éléments naturels déchaînés, que naquit la première des sujétions?...

Je pense donc que si l'ensemble de l'humanité est de nos jours économiquement à la merci d'une poignée de parasites, ceci est dû non pas à l'institution de la propriété individuelle elle-même, mais bien au contraire au fait que l'immense majorité des humains s'est depuis longtemps déjà laissée dépouiller par la ruse ou la violence de sa part de propriété, et qu'aujourd'hui chacun de ses composants ne possède plus le lopin individuel de terre, base primitive et éternelle de toute indépendance.

Ce qui serait désirable, ce serait pouvoir assurer à chacun la propriété du sol qu'il cultive, de la maison qu'il a construite, de son moyen de production, de sa faculté d'échange.

Libre à lui d'associer ses efforts, sans aliéner sa part de propriété garantie de son indépendance, à ceux de ses voisins pour un travail et un temps déterminés, s'il le juge avantageux à ses intérêts du moment. Mais l'association, le groupement, pis aller peut-être inévitable pour l'exécution de certains travaux, ne devrait jamais devenir une obligation inéluctable en une société d'hommes libres.

L'instauration d'un communisme étatiste ou fédéraliste ne pourrait que constituer le pire des esclavages et signifier la mort de toute liberté individuelle.

Tous les moyens de production, de transports et d'échanges concentrés entre des mains anonymes!... celles de l'Etat ou de groupements autonomes... aboutiraient à une monstrueuse machine administrative entre les rouages de laquelle seraient broyées à jamais l'indépendance économique de chaque unité humaine; la pensée fière et rebelle du hors la loi, du négateur de groupements, du refuseur d'association.

Ce serait l'avilissement de toute dignité, la rétrogradation de l'intelligence, la disparition de toute poésie individuelle. Ce serait l'étouffement des rêves vers plus de liberté, de la Révolte de ceux qui — toujours! — refuseront de se courber sous n'importe quelle exploitation, qu'elle soit lumineusement drapée dans les révélations d'un Dieu céleste, sous les ordres cassants d'un Chef, dans les décrets démocratiques de la majorité, ou sous les décisions prises, à l'unanimité de lui tout seul, d'un administrateur anarchiste!...

Le communisme, voilà l'ennemi

Tous les communismes: religieux, étatistes ou libertaires; dont dès maintenant, de nombreux profiteurs trouvent le moyen de tirer le plus clair de leur subsistance, par l'exploitation de la crédulité et du mysticisme des foules auxquelles ils s'adressent... tous sont à combattre, sans distinction, par les véritables anarchistes.

L'Anarchisme ne peut tendre qu'à un but unique: la libération totale de l'individu. Liberté économique par la possession individuelle du moyen de production: terre, atelier, habitation. Liberté de pensée, par l'étude personnelle des lois naturelles qui régissent les rapports entre les hommes et le milieu ambiant.

Tous les catéchismes religieux, philosophiques ou économiques, y compris ceux des pontifes du non-sens dénommé communisme anarchiste, sont à dénoncer comme entreprises criminelles destinées à perpétuer en les cerveaux dénués d'esprit critique, la foi en une entité quelconque, les fausses connaissances, l'acceptation irraisonnée d'un mode, *a prioriste*, d'organisation économique de la société dans son ensemble.

Engageons les nouveaux venus parmi nous, à tout passer à l'examen de la raison et au crible de la critique, et à ne rien accepter comme définitif qui n'ait fait, au préalable, l'objet d'expériences positives et contrôlables.

Cela sans respect aucun, sans crainte du sacrilège, et en se riant des cris d'orfraie, intéressés, poussés par les prêtres des communismes de toutes variétés; lorsqu'ayant enfin compris qu'être anarchiste, c'est simplement penser, vivre et agir d'après son rythme personnel, c'est tout bonnement de « ne pas faire à autrui ce que je ne voudrais pas que l'on me fasse », nos camarades passeront à la flamme purificatrice — comme suggestions dangereuses à l'équilibre mental des hommes — les théories pour collectivités d'eunuques des FOURIER, des KARL MARX et autres Saint PIERRE KROPOTKINE.

Pour ne citer que ce dernier, n'eut-il pas le front d'exposer froidement, dans la Bible intitulée « la Conquête du Pain », l'idéal que serait par suite de l'intensification des cultures, la transformation de la surface totale de la planète (et aussi du sous-sol, sans doute, en cas de besoin...?) en une fourmilière humaine aussi grouillante que répugnante...

Non, merci bien. Nous nous trouvons déjà actuellement plus qu'assez nombreux pour l'entretien de nos oppresseurs actuels, dont nous avons tout au moins l'avantage de connaître le nombre approximatif, sans nous multiplier volontairement, pour l'entretien, en progression géométrique, de nos futurs maîtres, régisseurs ou délégués communistes.

Entre vos communismes altruistes...? et notre individualisme égoïste, il y a plus, messieurs de la sacro-sainte Confrérie de la Propagande, plus qu'une nuance de théorie, beaucoup plus qu'un abîme.

Il y a tout l'espace incommensurable qui sépare les mirages célestes et merveilleux, mais futurs, promis à la naïveté des pauvres hommes, par les prêtres de toutes religions — dont la vôtre — de la réalité tangible, palpable, visible, des chauds rayons du soleil d'aujourd'hui, des fruits dorés qui, mûris sur nos arbres, vont délecter nos palais de bienvivants; de l'amour des hommes, incroyants en vos félicités de demain, mais charnels, et qui, tout de suite, vont cueillir des baisers, non communistes, sur les lèvres de leurs amantes...

Il y a entre tous les communismes et l'anarchisme individualiste, le vide sans fond qui éloigne le Mensonge réaffublé à chaque stade de l'évolution humaine de nouveaux oripeaux — aujourd'hui le travesti communiste — de la Vérité qui, à travers les époques du Pithécanthrope, de Confucius, des Pharaons, de Socrate ou d'Han Ryner, apparaît toujours aussi nue, aussi simple, immédiatement reconnaissable, parce qu'éternellement semblable à elle-même.

Contre tous les communismes, conservateurs des rythmes sociaux du passé, exigeant en échange d'un bonheur conscient et organisé..... mais à venir..... le renoncement de la Personnalité humaine à une Entité collective — je clame qu'anarchiste, et donc logiquement individualiste, seul le bonheur du jour où j'écris ces lignes m'est appréciable; car Demain... demain je serai mort et rien de ce qui se passera alors ne saurait m'intéresser aujourd'hui!!

Georges WITHOUTNAME.

En marge des compressions sociales (1)

Lettres du Brésil.

Aux camarades qui m'ont écrit. — A la suite de ma lettre, publiée ici même, j'ai reçu des demandes de renseignements supplémentaires émanant de vingt-quatre camarades se décomposant ainsi: 14 hommes, 8 femmes, 2 enfants. Le plus âgé compte 37 ans, le plus jeune 3 ans, neuf de mes correspondants sont agriculteurs.

J'ai donc décidé, après mûres réflexions, d'exposer publiquement ce qui, d'après moi, serait le plus avantageux pour tous. De tous, un seul s'avoue sans ressources, les autres disposent d'un petit capital. Je ne veux proposer aucun programme, rédiger aucuns statuts; je pense que chacun porte en lui son programme, ses statuts, et qu'au cours de ses rapports avec ses camarades, prenant comme base la réciprocité, il pourra s'établir, suivant les circonstances, les nécessités, des accords durables ou provisoires qui, avec le temps, iront s'harmonisant suivant les affinités, les tempéraments. Si chaque individu a ses tendances personnelles, ses aspirations spirituelles, ses conceptions propres — l'on peut dire, au point de vue matériel, que nous avons des besoins communs, d'où découle le besoin de l'association, de la sociabilité, de l'entr'aide.

Donc, il me semble que des individus ayant une conception dont la base est la connaissance et la satisfaction des besoins biologiques, physiologiques et psychologiques, auraient un intérêt à vivre assez rapprochés les uns des autres, pour pouvoir communiquer entre eux, échanger leurs facultés, leurs activités, leurs énergies physiques et spirituelles. L'achat d'un terrain commun me semble donc une chose primordiale, nécessaire à la réussite de tous, en même temps qu'une très grande économie d'argent. Les demandes de renseignements émanent de huit personnalités ou groupes. S'il fallait se procurer huit propriétés, cela serait coûteux, sinon difficile. Mais trouver une propriété de 100, 150 ou 200 hectares, cela est facile et coûterait relativement bon marché. Surtout si l'on est nombreux et que l'on puisse vivre par soi-même. On pourrait s'installer un peu à l'écart des grands centres et à une certaine distance des voies ferrées, car là le terrain est toujours un peu plus cher.

Cet éloignement, qui constituerait un obstacle pour des isolés cesse d'être une gêne pour un groupe d'individualités aux aptitudes, aux qualités, aux connaissances multiples, capables, après une rapide adaptation, de vivre par eux-mêmes.

Notre vie, la vie même, est composée d'habitudes, de coutumes, naturelles, héréditaires, bonnes ou mauvaises, que nous devons analyser, refréner ou développer, mais desquelles, en tout cas, il serait peut-être dangereux de faire fi en voulant tout réformer d'un jour à l'autre. (Ceci pour les naturiens).

La vie naturelle, dans son intégrité, peut être bonne, mais je pense que nos organes ne sont pas aptes à supporter ce changement sans une réadaptation rationnelle.

Ceci dit, un terrain acheté à frais communs pourrait être réparti en lots exploités en commun ou séparément, au gré des composants, et les camarades peuvent envisager les avantages indéniables que cette base pourrait représenter immédiatement, et pour l'avenir. Si les camarades sont décidés à venir; s'ils sont fermement résolus à quitter l'Europe, si cette détermination n'est pas le résultat d'un emballement provisoire, ils peuvent venir aussitôt qu'ils le pourront. Il est entendu qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ici on trouvera un paradis terrestre, qu'on y fera fortune; ici, comme partout, c'est la lutte; ni les malades, ni les ambitieux, ni les neurasthéniques n'y trouveront le bonheur où l'harmonie.

Mais ceux qui sont convaincus de la vérité de cet aphorisme biologique qu'« Etre c'est lutter et vivre c'est vaincre » — ceux-là, dis-je, trouveront ici des avantages indéniables. Les camarades désireux de se libérer économiquement y trouveront mieux qu'en Europe le moyen de le faire.

Pour tous ceux qui ont visité le Brésil, ce pays représente l'avenir du monde, parce qu'encore peu habité et inexploité (L'état de Saint-Paul, le plus peuplé du Brésil compte 10 habitants par kilomètre carré contre 3, moyenne générale du Brésil; comparé à 250 en Belgique, à 300 dans le département du Nord, à plus de 10.000, « dix mille », dans le département de la Seine.) Tous, savants, voyageurs, financiers sont unanimes pour reconnaître que « c'est la terre promise d'où, par suite du mélange des races enfin réconciliées, sortira l'homme nouveau. » (RECLUS, *Géographie Universelle*).

Le camarade G. Withoutname, après un rapide séjour au Brésil, écrivait dans le *Libertaire*, n° du 14 au 21 mai 1922: « Pays à l'été perpétuel, qui fait oublier les jours de chien d'Europe, au sol d'une fertilité prodigieuse, aux *campos* abondants en gibier, aux rivières poissonneuses et aux forêts où croissent spontanément des fruits délicieux, il semblerait que l'homme dût y vivre, comme en une terre de Cocagne, au sein d'une éternelle abondance produite avec peu d'efforts. Or, dans la réalité des faits, s'il est *incontestable* que pour celui qui possède un petit capital, il lui est beaucoup plus facile de se libérer de l'emprise patronale par suite de la grande fertilité et du bon marché des terres, il n'en va pas de même pour le simple prolétaire, pour celui qui ne possède que la ressource de louer ses bras, sa force de travail, à autrui. »

A ces avantages viennent se joindre ceux d'une plus grande liberté par suite d'une organisation presque inexistante, vu la faible densité de populations. Je le répète, aucun impôt individuel, l'Etat ne connaît l'individu et ne s'occupe de lui que s'il est propriétaire. Ici je vais me baigner nu, je peux travailler nu si cela me plaît, chose difficile à réaliser dans la grande banlieue parisienne ou même en Europe. Dire que l'arbitraire et l'injustice n'existent pas serait ridicule, car ils existent partout.

Les individus qui viendraient ici pour exploiter, négocier, participeraient naturellement à l'entretien de l'état social existant, mais ceux qui veulent se retirer de la farce de la comédie humaine, ceux qui veulent chercher à vivre le plus possible de leur travail trouveront au Brésil un pays qui s'y prête admirablement. Presque la totalité des plantations produisent au bout de trois mois. La tomate qui réclame pourtant beaucoup de chaleur vient tout l'année, on en fait ici une culture continue.

Je répète ce que disait le camarade F. Neblino dans une lettre parue dans *Terre Libre*, mai 1923: « Que viennent le plus possible de camarades au Brésil où les moyens de se libérer sont à mon avis meilleurs *pour les ouvriers des champs*, surtout que viennent ceux qu'attire le retour à la terre, source de vie réelle et qui disposent d'un petit capital; qu'ils viennent lutter contre l'exploitation capitaliste seulement naissante qu'ils viennent étouffer dans l'œuf le développement d'une organisation sociale semblable à celle existant en Europe. Camarades désireux de vivre en harmonie avec les lois naturelles, laissez la vieille Europe à sa pourriture, à sa décadence peut-être irrémédiable, laissez les patriotes avec leurs embarras économiques, venez coopérer à l'avenir d'un monde nouveau, d'un monde meilleur. »

Je suis certain que ceux ayant quelques connaissances en agriculture, horticulture, arboriculture, aviculture, floriculture, apiculture, viticulture peuvent très bien se libérer économiquement ici, car les produits de ces diverses branches d'exploitations, sauf l'agriculture proprement dite, sont inexploités et très chers. Ils peuvent constituer une ressource intéressante en attendant de pouvoir vivre de plus en plus par soi-même. J'invite donc, parmi ceux qui m'ont écrit, un camarade belge jardinier, un camarade français également jardinier et deux familles d'agriculteurs à venir d'ores et déjà s'installer s'ils le désirent, il leur serait loisible de s'entendre avec les autres camarades qui pourraient venir s'installer avec eux ou à côté d'eux.

En tout cas, ils formeraient le noyau initial ou serviraient d'exemples pratiques pour les autres moins aptes au travail de la terre: à ces individualités ou groupes, j'écris personnellement; j'espère qu'ils tiendront les autres camarades au courant de leurs faits et gestes.

A G. Macareno. — Il est exagéré de dire que l'endroit où j'habite est aussi peuplé que la « grande banlieue parisienne »; en dehors de la station qui est à 2 kilomètres, il n'y a pas plus de 10 à 15 habitants par kilomètre carré; et quelques kilomètres plus loin la population descend à 8 ou 10; à 15 kilomètres de la voie ferrée, je suis certain qu'on ne trouve pas plus de cinq habitants. Il ne faudrait pas essayer de démontrer que j'ai dit une énormité en se basant sur la baisse du franc; quand j'ai écrit à E. Armand, il y a relativement longtemps de cela, le change était à 680, il est aujourd'hui à 330, le franc a donc baissé de moitié. Est-ce ma faute?

J'ai vécu du 3 avril au 14 octobre 1922, en compagnie de trois autres camarades, c'est-à-dire quatre personnes, dont une femme, nous avons dépensé pour notre nourriture seule pendant cette période de plus de 6 mois, 608 mil reis, produit du change de 930 fr.

Après avoir payé le terrain que j'ai acheté 3,500 milreis, soit 5,400 fr. à cette époque, j'avais 50 milreis en poche, soit environ 60 fr. J'avais acheté aux propriétaires sortants les quelques légumes qu'ils n'avaient pas cueillis, pour 100 milreis, soit 160 fr. De cela, et exclusivement de cela, nous avons vécu à 3 personnes.

Je suis venu au Brésil, j'y suis resté et je suis fermement décidé à y rester.

A. NEBLIND.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Oscar Wilde était-il « vicieux »?

Un lecteur du journal de *Haldeman-Julius* conteste l'assertion d'un rédacteur de cet hebdomadaire américain écrivant du « vice » qui jeta Wilde dans l'enfer de la prison »..... « Je suppose, dit ce lecteur — Rudolf Liebich — que c'est l'homosexualité d'Oscar Wilde que vous dénommez son « vice ». Mais Havelock Ellis et Stekel ont reconnu que le véritable homosexuel l'est de nature, qu'il ne le devient pas. Le premier de ces savants fixe le pourcentage d'homosexuels à 10 par 100.000 et tout en qualifiant de « vice » toute perversion, expose que l'homosexuel par nature n'est perverti que lorsqu'il cherche du plaisir sexuel vers une personne d'un autre sexe que le sien. Sa nature véritable, fondamentale le pousse aux rapports sexuels avec les êtres de son sexe. Selon Havelock Ellis donc, Oscar Wilde ne devint un « perverti » qu'à deux moments de son étrange carrière: 1° lorsqu'il devint l'amant en titre d'une actrice anglaise bien connue; 2° lorsqu'il se maria. Mais ce n'est pas pour l'une ou l'autre de ces actions « vicieuses » qu'il fut jeté en prison. »

Activité religieuse et activité magique.

Dans la *Grande Revue* de mars 1924, Marie Hollebecque esquisse dans les termes suivants les différences qui existent entre l'activité religieuse et l'activité magique.

Comme le prêtre, le magicien agit sur le monde des choses sacrées et le soumet au moyen des rites. Mais, tandis que la religion tend à unir les individus qui adhèrent à ses cultes et à devenir ainsi la plus contraignante des forces collectives, la magie reste un art individuel, et ses rites, loin d'avoir une valeur d'utilité sociale, sont tournés contre la société au bénéfice des individus. De même qu'il n'y a pas de religion sans Eglise, il n'y a de magie que hors l'Eglise. La masse des fidèles se tient à l'écart des magiciens; elle ne les emploie que dans des cas exceptionnels; et, le mystère en plus, ses rapports avec eux peuvent être comparés à ceux du médecin avec ses clients.

En veut-on un exemple? Au cours de certaines cérémonies religieuses, le prêtre, sollicité par un fidèle et devenu sorcier pour la circonstance, introduit des pratiques magiques pour nuire à un individu ou pour le servir. C'est ainsi que, dans l'Inde, le *hotar* (prêtre) peut allonger ou raccourcir la vie de celui à qui il destine le sacrifice, selon qu'il verse de plus ou moins haut la libation. C'est bien là un acte magique, car l'officiant se sert de la liturgie pour des buts criminels.

Dans d'autres circonstances, il suffit de renverser la pratique religieuse pour qu'elle devienne magique; ainsi, lorsqu'on utilise l'hostie pour envoûter son ennemi, ou que la messe — devenue noire — sert à évoquer Satan.

Les modes d'action du prêtre et du magicien visent donc des buts différents. Le prêtre obéit aux puissances surnaturelles dont il se croit le dépositaire; le magicien leur commande et les provoque.

Ces deux systèmes se repoussent: la religion marque une répugnance pour la magie et la magie profane la religion. Ce qui les distingue donc l'une de l'autre, c'est que la première vise un but éminemment social, et que l'autre ne poursuit que des fins individuelles.

Le But de la création de l'homme

On sait que le livre de la Genèse n'est pas complet et qu'il y manque des passages sur la création de l'homme. Dans une caverne de la ville de Samarie on a retrouvé de très vieux fragments à allure biblique que certains savants affirment être les passages recherchés. L'archéologue Dickard Potes D. D. en donne une curieuse traduction libre que nous reproduisons d'après *The Crucible*: « Lorsque Dieu eut créé tous les animaux des champs et les oiseaux du ciel, et les bêtes qui rampent sur la terre, Il vit qu'il avait aussi fait plusieurs espèces de poux de corps, une espèce de pou de tête, et aussi une magnifique espèce de punaise. Malheureusement, aucune nourriture n'avait été prévue pour ces créatures. Et Dieu dit: « Créons l'homme, afin que ces poux et ces punaises ne périssent pas faute de nourriture ». Et il créa l'homme et il fit connaître aux poux et aux punaises où ils pourraient trouver à se nourrir le jour et la nuit. Et voici: Adam et Eve avaient de longs cheveux et les veines remplies de sang. Et ils commencèrent à se gratter et, depuis ce jour, l'homme n'a pas cessé de se gratter. L'homme est le seul animal qui possède plus d'une espèce de pou, si bien qu'il ressent plus de plaisir à se gratter que toutes les bêtes des champs. Et cela fut ainsi: Et Dieu vit que cela était très bon. »

Croquignoles

Naïveté ou inconscience?

J'apprends par le Vrije Samenleving *que les « Amis de Tolstoï » — parmi lesquels Birukoff et Tchertkoff, qu'on peut considérer comme deux des hommes qui furent à même de connaître le plus exactement la pensée du philosophe de Yasnaïa Poliana - ont envoyé au « Premier » britannique Ramsay Mac Donald un télégramme où ils déclarent considérer la victoire électorale du Parti Travailliste comme un signe du triomphe de « la paix et de la bonne volonté parmi les hommes »... Que ce geste soit loin de la manière tolstoïenne, qui ne le saurait mieux que nous? Mais, ceci à part, nous nous demandons si l'inconscience de ces néo-tolstoïens n'est pas davantage à plaindre qu'à blâmer... Pendant la guerre, Ramsay Mac Donald considérait la pratique du refus du service militaire comme un moyen de hâter la fin du conflit; en 1917, le Congrès du Parti Travailliste, par 3.231.000 voix contre 194.000, se déclare contre toutes les guerres, « même celles entreprises dans un but de défense nationale »... Mais voici que s'affirme la possibilité d'accès au pouvoir... Aussi, en 1923, le grand Congrès du Parti Travailliste rejette-t-il, par 2.924.000 voix contre 800.000, une proposition déclarant que la politique d'un Parlement ouvrier devait être de voter contre tous les budgets de la guerre. L'autre jour, dans une conférence tenue à Londres, le Dr Salter — qui a joué son rôle dans le mouvement du refus de servir — expose qu'il votera contre le budget de la guerre,* sauf si l'existence du ministère travailliste est en danger. *On connaît les conséquences: construction de cinq nouveaux cuirassés destinés à maintenir la suprématie navale de l'Angleterre dans la Méditerranée. Et il faudra revenir sur le « rayon thermique » dont nous ne connaissons pas grand' chose... C'est toujours la même histoire: le meilleur gouvernement qui, l'étiquette à part, ne vaut pas mieux que le pire... Voyons, Birukoff, Tchertkoff et autres « anarchistes chrétiens », que faut-il donc pour vous rappeler à la réalité des choses?*

CANDIDE.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

« L'union des sexes est sacrée aussi longtemps qu'elle contribue au bonheur des conjoints et elle est naturellement dissoute dès que les maux l'emportent sur les bienfaits. La constance n'a rien de vertueux en elle-même ; elle participe même du vice dans la mesure où elle tolère des défauts souvent considérables dans l'objet de son choix »....

« Je n'ai jamais été de cette grande secte qui tient que chacun doit choisir UNE maîtresse ou UN ami et livrer tout le reste à l'oubli, si beau, si sage que soit ce reste. Tel pourtant est le culte de ces pauvres esclaves qui cheminent fatigués par la grand'route du monde vers leur demeure parmi les morts, et font, avec un seul ami enchaîné, parfois avec un jaloux ennemi, le plus long et le plus aride des voyages. L'amour vrai diffère en ceci de l'or et de l'argile que le diviser ne le diminue point. L'amour est comme l'intelligence, plus vive si elle contemple plus de vérités... Etroit le cœur qui n'aime, l'esprit qui ne contemple qu'un objet. »

SHELLEY.

Aux « épargnés »

Inspiré par la mort d'un récidiviste survenue la veille de sa libération, après six années passées à la Maison centrale de Nîmes.

Lente à fuir est l'heure
Pour le malheureux
Auquel pour demeure
— O destin affreux —
Un juge implacable
Donne une prison.
Heureux celui qui peut y garder sa raison
Malgré le tourment qui l'accable !

Les mois, les années
S'écoulent sans bruit,
Pauvres fleurs fanées
D'un passé détruit.
A quelle espérance
Son cœur retenir,
Lorsqu'informe et si loin s'estompe l'avenir,
Et que le présent est souffrance ?

Quelques jours encore,
L'épreuve à sa fin
Touche, et c'est l'aurore
Du brillant matin
Où cesse l'entrave,
Où tombent les fers ;
Mais la veille, épuisé, las d'avoir tant souffert
Voici qu'il meurt, le pauvre esclave !

Vous qu'aucune chaîne
N'a rendus captifs,
Qu'aucun lien ne gêne,
Soyez attentifs
Quand des prisons monte
Un soupir amer.
C'est un séjour maudit, un effroyable enfer,
Du monde ineffaçable honte !

E. ARMAND.

Ainsi chantait un « en dehors »
en souscription

Mignonne, allons voir...

Mignonne, allons voir au Tremblay
Si l'on peut risquer sans trembler
Cent sous sur Massine ou Toufendre,
La pelouse est douce au pliant,
Le pesage lourd au client
Qui prit un taxi pour s'y rendre !

Mignonne, allons voir sous les ponts
Ce que les amoureux se font.
J'aime l'odeur âcre du fleuve,
Plus me plaît le son de ta voix,
Plus ton regard en qui j'ai foi,
A l'ombre de la pile veuve.

Mignonne, allons voir au Ciné
Si le vicomte assassiné,
Dimanche au huitième épisode
N'a pas laissé dans son panier
Traîner parmi ses vieux papiers
Un dénouement simple et commode.

Mignonne, allons voir si la lune,
Qui ce matin, telle une prune,
Se balançait au firmament
Touche au terme de sa déveine,
Si, depuis le temps qu'elle est pleine,
Elle sera bientôt maman !

Edouard MICHEL.

Cires et Masques d'Amour.

PORTRAITS

VICTOR HUGO

I

A l'exception de Walt Whitman et de Shakespeare, il n'est pas un poète dont on puisse dire qu'il possédait l'imagination de Victor Hugo. L'imagination de Shelley était subtile et rare ; à cause de sa spécialité même, elle gagnait en lustre et en gloire. Shelley peut vous faire mourir d'extase ; en sa compagnie la lumière des soleils éthériques peut vous foudroyer, mais vous ne vous égarerez jamais.

En Shakespeare, en Whitman, en Hugo, vous vous perdez entièrement. En ces esprits titaniques l'Infini déposa sa logique aveugle. En leur compagnie vous perdez pied, vous ne savez plus où vous êtes — à moins que vous fréquentiez les grands chemins qui mènent par delà les constellations.

Le cerveau du lettré, du savant absorbe la culture humaine ; il trouve sa subsistance dans les bibliothèques, dans les musées. Le cerveau du poète absorbe la culture de l'esprit de son temps. La prodigieuse imagination de Victor Hugo pénétra les pores de l'infini et sur le monde fini, elle agit à la façon d'une gigantesque pompe aspirante. Sa culture, comme celle des grands génies, était un miracle de transsubstantiation. D'ailleurs, jusqu'à ce qu'il passe par l'alambic de l'imagination du poète et du voyant, l'univers n'existe que végétativement.

Victor Hugo était en ébullition et il mettait en ébullition toute la nature. Tout ce que fixait le regard de Leconte de Lisle mourait, tout ce que fixait le regard de Hugo vivait. Le mètre à ruban académique étant trop court pour le ceinturer, on a dit qu'il manquait d'unité, de retenue, de mesure. Il possédait l'unité du Niagara, la retenue de l'éclair, le mouvement mesuré du tremblement de terre. Lorsque le chapon contemple l'aigle, nul doute qu'il le croit fou. La seule barrière qui arrêtait l'esprit de Victor Hugo était la mort et même la mort lui était une limite illimitée, une séduction, une promesse. Quiconque croit que le chaos possède ses lois, celui-là comprendra Hugo. Quiconque croit qu'il existe quelque part une unité qui se puisse découvrir ne le comprendra jamais.

La passion pour l'unité est un symptôme de fatigue. Victor Hugo ne se rebutait jamais de la diversité. Il se divertissait dans le contraste. La vie, avec sa torrentielle et éternelle multiplicité de formes, la vie satisfaisait — aurait satisfait une éternité durant — cette âme gloutonne. Sa passion pour Dieu était une demande instante de co-association. Il cherchait Dieu dans le but de découvrir Son secret. Le désir le tourmentait, lui, Victor Hugo, de créer des atomes, des étoiles, des cyclones, des utopies, des enfers, des Shakespeares.

Depuis Prométhée, l'*homme* avait-il jamais connu pareil glorificateur ? Le Génie avait-il été adoré avec une telle intensité ? Le héros de Hugo est l'âme humaine. L'évolution de l'esprit humain, c'est l'évolution de Dieu lui-même. L'esprit est le ponton qui porte l'homme de siècle en siècle. L'Idéal est l'aéroplane qui l'emporte vers le palais mystique du Céleste.

Le cerveau de Hugo était un univers portatif. Il y avait toujours chez lui en gestation Dieu et l'Homme. Il s'était constitué le chevalier errant de l'espèce. Toute sa vie, il se tint l'épée à la main, gardant des Thermopyles. Son arrogance était l'arrogance d'un Jupiter. Il était mélodramatique. Mais Dieu est ainsi. Il délirait, il tempêtait, il ne décourrouçait pas, mais le Jehovah des Juifs est ainsi et il avait été fait à sa ressemblance. Ses livres sont un carnaval de mots, mais ce qu'ils contiennent de mieux est empreint de la solennité hautaine du « Je suis » biblique.

Le voile enflammé du jour, le sombre rideau de la nuit, Victor Hugo chante l'un comme l'autre. Il est panthéiste, déiste, païen, chrétien. Il fait défiler sous nos yeux les atomes et les époques, les tonnerres et les Césars, les champs de bataille et les chaumières, avec le geste d'un homme qui serait directeur général d'un Cosmos.

Sous sa plume, le langage humain devient incandescent. Les mots étaient pour lui des tiges de fenouil, d'où ce titan tirait un feu créateur. Les mots expliquent toutes choses. Le poète est l'*om* sacré de la nature. Toutes les pensées, tous les sentiments aspirent à devenir paroles. Nulle pensée, nulle émotion ne peut être complètement réalisée à moins qu'elle ne se cristallise en un mot, un épigramme, une phrase, un poème. Dénommer une chose, c'est l'isoler, lui conférer une âme, la douer d'une entité. Si les noms, les mots, le langage n'existaient pas, l'existence du nombre serait douteuse. Les mots sont des mondes et Hugo dut faire halte et pleurer parce qu'il ne se trouvait pas de nouvelles assonnances verbales à conquérir.

Du son, il fit jaillir le sang, la lumière, les pleurs ; des cymbales de la syllabe, il tira de fracassants préludes, de passionnés intermezzos, de tortueux postludes. Il y a chez Hugo des pages qui semblent les sons de trompettes de Sinaïs transtellaires ; des alinéas qui sont des fanfares de sons fulgurantes. Du son qui se transforme en culbutes, qui se mue en lumière et en éclairs. De la vibration transmuée en aurores et en crépuscules sibilants, fondue en anathèmes sulfureux, dissoute en insinuations vaporeuses. Victor Hugo était le Wagner du verbe.

Victor Hugo avait-il une religion ? Et Shakespeare ? Et Gœthe ? Et Wagner ? Le Génie n'a pas besoin de religion, comme on entend ce terme en général. Il se suffit à lui-même. Sa vue pénètre dans l'enfer, elle perce les enfers de part en part. Elle pénètre dans le ciel, elle perçoit au-delà du ciel. Le fil à plomb de sa pensée sonde tous les abîmes. Il pénètre l'âme de l'atome, se plonge dans le mystère de la mer ; vit, comme par procuration, la vie du voyant et du criminel. A quels dogmes pourrait bien souscrire le Génie quand tous les dogmes viennent vers lui pour être interprétés ? Que peut-il y avoir de commun entre la foi et le Génie, puisqu'il ne consiste lui-même qu'en miracle et en mystère ?

Dieu a-t-il une religion ? Dieu croit-il en Lui-même ? Dieu déchoit de grâce à chaque minute. Il se repentit d'avoir créé Adam et sur la Croix il perdit foi en lui-même : — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Comme celle de Dieu, la religion du Génie est de participer à tout ce qui est, à prendre part à l'existence, à vitaliser la vie. Le Génie ne saurait pécher, il ne peut pas faire le mal. Sa passion pour l'expérience ne connaît pas la moralité. Elle absorbe et elle émet. Gœthe disait : « Je comprends le meurtrier, l'étant moi-même ». L'esprit du Génie est une matrice. Verlaine, Jésus, Hugo, Napoléon sont semblables dans les sphères de l'imagination.

La grande tragédie du Génie est la ressemblance essentielle avec la divinité. Il possède l'instinct de la Toute-puissance, de la Toute-présence, de la Toute-science. Il possède la vision de Dieu, mais non ses attributs. Il absorbe l'infini, mais il ne peut créer que le fini. Shakespeare, Byron, Jésus, Wagner, Nietzsche, Flaubert, Rodin, Michel-Ange étaient doués de la passion de *créer*. Ils sont restés des artisans de verbes, de sens, de marbres, de couleurs. Des savetiers sublimes ! Samsons de la compréhension, ils s'exténuèrent à ébranler les piliers qui soutiennent le Temple de la vie — et le Temple ne bougea pas. Bronze ou granit inexorable ! Chaînes incassables de notre éternelle limitation.

Dans le carnaval cosmique du hasard, le cerveau du Génie, grâce à son art, fabrique de l'ordre et de l'harmonie. Un Beethoven, un Shelley, un Spencer unifièrent leurs rêves. Mais le Génie ne peut pas fabriquer la chose suprême, la chose essentielle pour être Dieu. Il ne peut pas créer la diversité sans l'unité ; il ne peut pas créer un chaos ; il ne peut pas, utilisant les claviers de la matière et du mouvement, émettre cette prodigieuse note de la discorde, cette note prolongée à travers l'éternité tout entière et que nous appelons la vie. L'insensé seul comprend Dieu ; or, il manque au Génie quelque chose pour être de l'insanité — et de la divinité.

Crevant d'impuissance, Victor Hugo, saisi d'une divine colère, vitupère contre son Dieu. Il accuse la Toute-Puissance de monotonie. Les paroles sont placées dans la bouche de Zoïle, mais la pensée — et les mots — sont de Hugo.

Charlatan ! Finissons-en avec ce jeu de cache-cache. Nous sommes las de cet éternel *humbug* qu'on appelle vie. Une fois pour toutes, disons au Tout-Puissant quelques bonnes vérités. Son œuvre n'a ni commencement, ni fin — ni milieu. Son imagination est à court de souffle. Il se répète éternellement. Il était à bout de force dès la fin des premiers « sept jours ». L'hiver, l'été, le jour, la nuit ; la naissance, la mort ; l'ouragan, le beau temps. Eternel renouvellement ! Le poète chante. Répétition éternelle. Eternel ennui, dit le penseur. Il n'est pas une chose qui ne rappelle quelque chose d'autre. La lune ressemble à une orange ; l'arbre à un hérisson ; la rivière à un serpent. Nulle part de l'invention. Partout de la stérilité et de la stagnation. Le mouvement lui-même est une illusion. Les êtres humains inventent d'étranges perversions d'instincts naturels pour se donner la joie de sensations nouvelles. Ils meurent d'ennui. L'éternel azur du ciel est à vous rendre fou. Nous savons que l'espérance est une menteuse et le désespoir aussi bête que la mort. Et cependant force nous est de choisir celui-ci ou celle-là !

Benjamin DE CASSERES.

Questions d'éthique sexuelle

L'*Argus de la Presse* me communique une coupure de l'*Ouvrière* où je vois que la Doctoresse Madeleine Pelletier m'attribue des idées qui me sont étrangères. Je me demande où elle a pu découvrir que je voulais que les femmes « se donnent facilement, pour leur faire plaisir, à des camarades, alors même qu'elles ne les aiment pas ». J'ai écrit qu'existait encore dans nos milieux une tendance manifestement exagérée à considérer l'acte sexuel autrement que ce qu'il est en réalité : un phénomène biologique. J'ai écrit aussi que pour une femme « abandonner son corps dans « *certaines conditions* aux caresses d'un *camara-* « *rade* qu'elle estime, avec qui elle sympa- « thise, qui ne lui inspirerait pas une absolue « répugnance, avec qui elle se sentirait suffi- « samment d'affinités de sentiment et d'esprit, « qui en ressentirait une si grande joie » vaut bien, somme toute, prostituer pour de l'argent ses capacités intellectuelles dans une fonction publique où l'on est obligé d'avoir affaire à toutes sortes de personnes, petites ou grandes, avec lesquelles on ne sympathise souvent sous aucun rapport. Je ne me dédis point, mais je désire qu'on ne me fasse pas dire ce qui n'a jamais été mon intention d'exprimer. Ceux qui ont bien compris ma thèse savent — justement parce que je suis sensible et sentimental — que ce que je visais, c'est la femme qui fleurte, qui coquette, qui promet-sans-avoir-l'intention-de-tenir, qui se-dérobe-après-avoir-donné-des-raisons-tangibles-d'espérer, qui fait-volontairement-faux-bond après-qu'elle-a-permis-qu'on-s'attache-à-elle — c'est l'aguicheuse, la sirène, la femme-qui fait-souffrir, qui fait-métier-de-se-moquer-des hommes, qui joue-à-se-donner-et-à-se-reprendre. La place de ces échantillons d'humanité féminine n'est pas dans nos milieux et ce n'est pas auprès des « nôtres » qu'il convient qu'elles exercent leurs talents. Plus efficacement on les aura mises hors d'état de nuire et mieux cela vaudra. Qu'elle aillent *opérer* chez des bourgeois et ne posent pas à « la femme avancée ».

« Il faudra — écrit Madeleine Pelletier — pénétrer les jeunes filles de l'idée que l'acte sexuel n'a pas une telle importance (d'un fait grave qui décide de l'existence) : qu'il n'entraîne pas le déshonneur et qu'il ne donne aucun droit dans l'avenir sur la personne. » Ma propagande en faveur de l'amour libre ou de la liberté sexuelle n'a jamais eu d'autre objet. Personnellement, cependant, j'objecte à ce qu'on badine avec l'amour, « ailé » ou non.

Ne pas exalter la sexualité. D'accord. La prendre au sérieux, lui accorder l'importance, toute l'importance qu'elle possède. Voilà tout. Sur les vingt-quatre heures de la journée, ce n'est vraiment pas exagéré de consacrer à l'amour 2, 3 ou 4 heures, quand même ce ne serait qu'à titre de « délassement ». Je trouve, moi, qu'on consacre beaucoup de temps, en général, à des productions parfaitement inutiles, à des activités tout à fait superflues qui pourraient être avantageusement données « à l'amour. » Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas réserver le temps voulu « au cerveau ». Loin de là. Maintenant, que le cerveau doive « primer » sur le sexe ou le sexe sur le cerveau — c'est affaire de tempérament individuel et non matière à dogmatiser.

La femme qui « supprime » la sexualité de sa vie m'apparaît comme une incomplète, une illogique, une anormale. Et Madeleine Pelletier sait mieux que moi que, naturellement, instinctivement, j'ai raison.

***

Madeleine Pelletier déclare que la société communiste devra résoudre le problème sexuel. Le régime des Soviets ne l'a pas fait, puisque la prostitution sévit en Russie. La société communiste — autoritaire ou non — ne pourra établir le communisme « intégral » que par le communisme des êtres et des choses — le communisme économique et le communisme sexuel. Sans le communisme, pour mieux dire la promiscuité sexuelle, la famille se rétablit, les parents élèvent leur progéniture, la propriété privée réapparaît, l'exploitation sévit. Le communisme ne se conçoit pas sans l'égalité, le nivellement ; l'unilatéralité dans l'enseignement, dans les aspirations, dans les acquis, dans les résultats, dans la mentalité. D'où nécessité pour

Grandes Prostituées et fameux Libertins (25)

Galba

Comment les empereurs romains et leur entourage en étaient-ils venus à préférer l'amour antiphysique à l'amour normal ? Malgré l'hérédité, tous n'étaient cependant pas des homosexuels naturels. Voici notre point de vue que le lecteur prendra pour ce qu'il voudra, mais nous ne croyons pas être loin de la réalité en l'énonçant. Pour ces dominateurs du monde connu des anciens, avoir des relations sexuelles avec une femme était trop commun, trop vulgaire, trop facile, trop plébéien. Il leur fallait des « hommes », comme aux bourgeois de nos jours il faut des domestiques masculins : pour les humilier. C'est le même sentiment qui fait que dans « les grandes maisons » on préfère le cuisinier, le valet de chambre, le maître d'hôtel, le sommelier, le majordome, etc. Et cela s'est fait de tout temps. Les dames de « la haute société », et celles qui les singent, s'adressent à des couturiers, des coiffeurs, des masseurs, des pédicures, des manucures, des secrétaires masculins. Alors que rien ne garantit que leur travail sera mieux fait que s'il était exécuté par des femmes. C'est un plaisir « réflexe ». On domine mieux quand on domine des hommes, quand on commande des soldats, quand on plie sous son joug la population mâle d'un territoire.

Le but de ces empereurs nous semble donc avoir été, en soumettant ces êtres à leurs caprices, de les abaisser, de les rendre adjects et méprisables ; de montrer qu'ils possédaient une puissance illimitée, jusqu'à changer l'ordre naturel des choses... Il ne faut pas oublier que, jusqu'à une date relativement très récente, les indigènes de l'Océanie considéraient comme un « grand honneur » de se prostituer à un blanc.

La pédérastie était donc le vice « officiel » de Galba ; mais — dit Suétone — il préférait la maturité robuste à la jeunesse délicate ». Son « mignon » officiel était un certain Icélus.

Othon Vitellius

Othon fut l'un des anciens favoris de Néron. Son plus grand plaisir était qu'on le prit pour une femme. Il se faisait épiler avec beaucoup de soin, il portait une perruque blonde et affectait de soupirer et rougir en la présence des hommes.

Les titres de Vitellius à l'empire consistaient à avoir été le compagnon et à avoir joué le rôle de favori dans les plaisirs de Tibère. Il joua ensuite celui de « familier impur et complaisant » pour le compte de Caligula, Claude et Néron.

De ses amants, le préféré fut Asiaticus qui lui avait été attaché dès sa première jeunesse par un commerce de prostitution mutuelle. De muletier et de gladiateur, il devint gouverneur d'une des plus riches provinces de l'empire romain. Une fois affranchi, fait chevalier, Asiaticus fit sentir ses dédains amoureux à l'empereur, qui en fut fort chagriné. Il s'en consolait en donnant de somptueux banquets. Le plus fameux fut celui que lui donna son frère à son arrivée à Rome : on y servit deux mille poissons de choix et sept mille oiseaux. Il surpassa encore cette magnificence — ou cette gloutonnerie — en faisant l'inauguration d'un plat d'une grandeur énorme qu'il appelait « l'égide de Minerve » : on y trouvait mêlés des foies de carrelet, des cervelles de faisans et de paons, des langues de « phénicoptères », des laites de lamproie. Pour composer ce plat, on avait fait courir des vaisseaux depuis le golfe de Venise jusqu'au détroit de Cadix — appelé maintenant détroit de Gibraltar.

Sa cruauté ne le cédait en rien à sa gourmandise. On se souvient de cette phrase dont il est l'auteur et qu'il prononça sur le champ de bataille de Bébriac : « Un ennemi mort sent toujours bon, surtout quand c'est un concitoyen ».

Vespasien Titus

Vespasien fut de tempérament froid : sa grande passion était l'avarice. Il se maria officiellement avec Flavia Domitilla, courtisane célèbre. Grâce à l'argent qu'il avait recueilli dans l'exercice de son métier, il put se faire nommer empereur par la garde prétorienne. Flavia Domitilla morte, il se maria avec une autre courtisane, Cænide, qu'il avait aimée autrefois.

Titus succéda à son père Vespasien, précédé d'une réputation de débauche et de cruauté fondée sur des repas nocturnes qu'il faisait avec les hommes les plus dissolus, sur sur son entourage d'eunuques et d'invertis ; on lui reprochait même sa passion pour la princesse juive Bérénice, que, pour plaire aux Romains, il dut renvoyer. Monté sur le trône, il changea complètement son fusil d'épaule, tant et si bien qu'on finit par lui donner le titre de « Délices du Genre humain » ; on a prétendu qu'il avait eu commerce avec sa belle-sœur Domitia, mais elle le niait avec serment. « Tel était le caractère de cette femme audacieusement débauchée — écrit Suétone — que bien loin de s'en défendre, elle s'en serait vantée la première ».. C'est une affirmation gratuite.

Domitien

Dans les premières années de son règne, Domitien, le successeur de Titus parut abhorrer le sang humain ; il abolit l'usage des eunuques et diminua beaucoup le prix de ceux qui étaient encore chez les marchands d'esclaves ; cela ne l'empêchait pas de s'enfermer tous les jours pendant une heure pour enfiler des mouches avec un poinçon très aigu.

Mais il ne persista ni dans son désintéressement ni dans sa clémence et se porta très vite à la cruauté ; il répudia sa femme Domitia qui avait une passion folle pour Pâris l'histrion ; mais il ne put s'en passer longtemps et la reprit comme pour céder à la prière du peuple. Il disait aussi qu'elle réunissait en elle toutes les qualités des prostituées de Rome rassemblées. Cependant il fit périr un disciple de Pâris encore enfant et très malade, uniquement parce qu'il ressemblait beaucoup à son maître. Beaucoup de sénateurs furent mis à mort sous les plus légers prétextes : l'un d'eux pour avoir dit, quelques jours après l'enlèvement de sa femme, à un homme qui louait la beauté de sa voix : « Hélas ! je sais encore mieux me taire ».

Devenu plus cruel encore après sa victoire sur Antonius, il fit saisir les partisans de ce chef rebelle et il leur fit, ou couper les mains, ou brûler les parties sexuelles.

Il mettait du raffinement dans ses barbaries ; il fit venir dans sa chambre un acteur qui jouait des premiers rôles, le fit asseoir à côté de lui, le renvoya plein de joie et de sécurité, fit même porter chez lui des plats de sa table et, le lendemain, le fit mettre en croix.

Pour insulter encore plus à la patience des malheureux, jamais il ne prononça un arrêt de mort sans un préambule de clémence, en sorte que jamais il n'inspirait plus de terreur que quand il parlait de bonté.

Il donna des spectacles très magnifiques et très dispendieux dans l'amphithéâtre et dans le cirque : un combat d'infanterie et de cavalerie, outre les courses de chars accoutumées ; des gladiateurs et des combats de bêtes, aux flambeaux ; des femmes même parurent dans l'arène, combattant toutes nues avec des hommes.

Il fit courir de jeunes vierges, admirables de formes et de beauté, dans le stade, et présida lui-même à la course, vêtu d'un habit de pourpre à la grecque, portant sur la tête une couronne d'or.

A court d'argent pour ses continuelles dépenses, il se mit à piller les morts et les vivants sans aucune retenue. Il suffisait d'avoir un accusateur pour être criminel : paroles et actions, tout devenait crime de lèse-majesté. On confisquait les héritages les plus étrangers à l'empereur, pourvu que quelqu'un affirmât avoir entendu dire au défunt que César était son héritier.

(*A suivre*). Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

l'administration communiste d'enlever la progéniture aux géniteurs. Le couple, l'enfant aux parents, la famille, et c'est l'écroulement de l'échafaudage communiste. Les « dictateurs » de l'élite prolétarienne sont trop saturés encore de morale bourgeoise et d'idéalisme sexuel pour l'avoir compris — ou s'ils l'ont compris, ils se sont tus.

Il y a quelque vingt ans que rue François Miron, où j'éditais alors l'*Ere Nouvelle*, je reçus la visite du père Chabannes, l'un des compagnons de Cabet... Cet homme, très âgé, et qui avait vécu toutes les phases de l'*Icarie*, me démontrait, exemples à l'appui, que le communisme économique était fonction du « communisme des femmes » — il n'y allait pas de mainmorte. « Volontaire », hasardai-je, un peu interloqué quand même. Je vois encore Chabannes se dressant de toute sa hauteur, car il se tenait droit, le mâtin. « Obligatoire » — s'écria-t-il en donnant un coup de poing sûr la table en sapin où je mettais sous bande mes *Ere Nouvelle* — obligatoire et à coups de trique si elles rouspètent. » Je préférai ne pas insister et ne pas faire de peine à ce grand vieillard, tout de bonne foi.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, nos revendications : amour libre, liberté sexuelle, expérimentation des formes diverses de la vie amoureuse, détermination pour chacun de sa vie sexuelle, couple ou groupements familiaux d'une sorte ou d'une autre, tout cela n'est possible, réalisable, n'a sa raison d'être qu'*en anarchie*, que parmi des individualistes anarchistes, non en communisme, non ailleurs.

E. ARMAND.

La Guerre

J'ai tué un homme — en combat honorable, corps à corps. — Et un poète et un prêtre m'ont dit — que j'avais bien agi, puisque c'était pour la patrie. — Le prêtre et le poète patriotes — ils m'ont loué de ce que j'avais fait. — Mais le mort, lui, il me regarde toujours — les yeux fixes, grands ouverts.

J'ai tué un homme — en combat loyal, corps à corps. — Un homme qui ne m'avait rien fait. — Le voilà mort, étendu sur le sol. — J'ai tiré sur lui : il est tombé. — Je l'ai vu se débattre dans les affres de l'agonie. — Puis son regard s'est arrêté sur moi. — Et depuis lors il ne cesse de me fixer.

J'ai tué un homme. — Pour la première et la dernière fois. — Car aussi sûrement que ma balle — son regard d'agonisant m'a percé de part en part. — Aussi, si la patrie m'appelait encore — son appel demeurerait sans écho. — Car je ne veux plus saisir une arme — pour abattre un autre homme.

J'ai tué un homme. — Je l'ai raconté sous la tente le soir même. — Mais je plastronnais, je mentais — en racontant que j'étais fier de mon geste. — Je jurais que j'étais fier de ce que j'avais fait — pour y faire croire mes compagnons. — Au fond, j'aurais donné ma vie — pour n'avoir jamais tiré ce coup de fusil.

J'ai tué un homme. — Il n'y a pas une heure de cela — et il est encore étendu là-bas — les yeux tout grands ouverts et le sang qui coule goutte à goutte. — Je sais bien que ça m'aurait pu arriver aussi bien qu'à lui — et que ça s'est produit en combat loyal. — Et pourtant, partout où je regarde maintenant — j'aperçois l'homme que j'ai tué.

D'après MONTAGUE GLOVER.

Pointes sèches

Le retardataire.

Neuf heures. Déjà tous les écoliers sont rentrés et installés devant leur pupitre.

Quel est donc ce tout moutard mal peigné, la mine rouge, les souliers terreux qui, à ce moment, arpente aussi vite la rue de Tolbiac et se dirige vers le « puits de science » ?... un petit malheureux dont le père et la mère travaillent en usine, et qu'une voisine complaisante a habillé à la hâte.

Trop tard ! La pipelette de l'école, l'air prétentieux, montre son museau renfrogné à une fenêtre. « Que viens-tu faire à pareille heure, petit voyou ? » grogne-t-elle au galopin, qui, désespérément, se cramponne au cordon de sonnette. « Ne vois-tu pas que la porte est fermée et que depuis longtemps la cloche a tinté ? Te figures-tu que je vais me déranger pour t'ouvrir ? Retourne chez toi vivement, tu repasseras demain ! » ajoute la vieille guenon, en haussant la voix. Mais le petit ébouriffé ne veut rien entendre et persiste à tirer le cordon ; si bien que Madame la Concierge se décide à venir lui ouvrir la boîte à poux.

Tel une souris, le petiot file au long du mur et sur la pointe des pieds va trouver sa place parmi les autres.

Le maître, confectionneur d'esclaves, a vu le retardataire. Il ajuste ses binocles sur son nez crochu, retrousse sa moustache, toussotte et fixant son regard farouche sur le pauvret : « D'où « viens-tu donc, à pareille heure, vaurien que « tu es ?», et s'adressant aux autres élèves : « Voyez « ce petit chenapan qui vient d'entrer... c'est le « type du cancre, du paresseux, du mauvais éco- « lier, toujours en retard, toujours malpropre, ne « sachant jamais ses leçons et avec ça indiscipliné. « Plus tard ce sera un mauvais citoyen, un mauvais « ouvrier, un mauvais soldat, ne respectant ni ses « chefs, ni les lois et ayant horreur du travail ».

Le petit bonhomme baisse les yeux timidement et son cœur est gonflé. Ses voisins de table, pour « plaire au maître d'école », se sont écartés du « mauvais élève » avec un air de dégoût.

Non, Monsieur l'Instituteur, Monsieur le Pédant, cet enfant ne sait pas ses leçons. Hier soir il a dû faire des commissions à ses parents, bercer sa petite sœur... et la lampe unique du ménage s'est éteinte, faute de pétrole, au moment où il allait ouvrir son livre. Mais vous avez parfaitement raison, Monsieur le Maître d'école, en déclarant que ce gamin ne sera jamais un bon ouvrier, un docile serviteur, un honnête citoyen. Ce ne sera pas plus un savant, et, s'il consent à aller à la caserne, il ne s'y fera jamais nommer soldat de 1re classe... Mais ce sera un individu bien plus intéressant ; ce sera un révolté contre les iniquités sociales, contre les pédants, les chefs de toutes sortes. En ce moment, il fréquente une meilleure école que celle où vous vous dandinez journellement : l'école de la misère, l'école de la vie, et au fond de son petit être il y a déjà de nobles idées de germées ainsi que pas mal de haine... Vos traités d'Instruction civique, d'Histoire, de Morale, vos règles de trois et de participes ne pénètreront jamais en sa petite cervelle, mais ce qui s'y gravera pour toujours ce sera votre pédantisme, votre méchanceté, votre stupidité, ce sera son accoutrement misérable comparé aux mises proprettes des autres écoliers, l'air dédaigneux de ceux-ci, leur exactitude d'êtres bornés ; ce sera sa misère, celle des siens... et le retardataire d'aujourd'hui sera demain le plus éclairé, le plus fier et le meilleur parmi les foireux en extase devant votre crétinisme. Seul de tous vos élèves, il restera « lui-même » et lui seul « s'échappera du troupeau d'esclaves ». Jamais vous ne parviendrez à l'abrutir !

GABRIEL.

On ne met pas le vin nouveau dans des récipients incapables de supporter la fermentation. De même n'est pas propre au Domaine du Moi quiconque n'est pas capable de se contempler tel qu'il est.

E. A.

POUR LES EMPRISONNÉS

Un bon moyen d'intensifier la campagne en faveur de l'amnistie en général et de **Gaston Rolland** en particulier est de lire et de faire lire la brochure de HAN RYNER : « *Une conscience pendant la guerre. — L'Affaire Gaston Rolland* », qui, épuisée, vient d'être rééditée par Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris-3e (0 fr. 20 l'exemplaire). — En commander une certaine quantité (alors 0 fr. 10 l'exemplaire) et l'envoyer aux adresses les plus diverses : amis, parents, camarades, militants, personnalités politiques, intellectuels, etc. (affranchissement au tarif des périodiques). — L'affaire Gaston Rolland est trop ignorée ; pour sauver nos camarades, faites-la connaître.

P. M.

" Initiation individualiste anarchiste "

Mon cher Armand, ton livre est un livre d'idées,
C'est pourquoi ne le prisent point
Ceux qui veulent régner par le fer des épées
Ou par la force de leur poing.

Moi, gardant l'idéal de mes jeunes années,
J'aime son air d'aube qui point
Comme pour éclairer les nefs désemparées
Que le ressac emporte au loin...

Et, fuyant le reflux de la bêtise humaine
Multipliée à l'infini,
Que de marins perdus sur des rocs degranit ;

Que d'esprits tourmentés et de cœurs lourds de peine,
Arriveront un jour à « faire escale au port »,
Si par toi leur « boussole » a retrouvé le nord !...

Eugène BIZEAU.

Correspondance

De l'ange à la bête.

Washington, D. C., 15 avril.

Camarade E. Armand. — Pour ajouter à vos *Croquignoles*..

Savez-vous que :

En ce pays sec les docteurs ont « ordonné » 6.360.830 litres de whisky à titre de « médicaments » ! ! !

En Pensylvanie, un censeur a biffé de l'écran un film représentant une mère avec un nouveau-né dans ses bras sous le prétexte que ledit film était « obscène et suggestif » !

Dans une certaine ville de l'Illinois, à une heure de cheval de Chicago, il est enseigné à treize cents écoliers que la terre est plate comme une crêpe ;

A Kansas City, une sœur défroquée, Marie Ethel, conférencière anti-catholique, après avoir manqué d'être assassinée par des fanatiques, a été arrêtée parce qu'elle vendait des extraits de la *Théologie morale* de Liguori et, de ce fait, cinq années d'emprisonnement la menacent. !

Q. S.

Sympathie pratique.

Egypte... — Camarade E. Armand. — Je reçois à l'instant *l'en dehors* et ma foi je trouve que la petite mercuriale aux compagnons est parfaitement méritée, tout au moins par moi.

l'en dehors m'intéresse énormément sans que je puisse dire que je suis exactement de son opinion, ce que je ne sais pas encore moi-même.

Ce que je sais, c'est que j'ai un très grand plaisir à lire les pages très courageuses et très dignes qui me parviennent et dont je vous remercie.

La franchise saine et nette qui émane de votre courageuse publication me séduit et me donne la confiance nécessaire pour vous dire également franchement que je vous estime et vous admire.

J'ai une profonde vénération pour tout ce qui vit librement, sans contrainte, venant de quelque préjugé que ce soit, et suis heureux de rencontrer des humains qui ont fait foin de toute hypocrisie et compromission.

Aussi, sans discuter de vos opinions ou croyances, que je respecte en tout cas rigoureusement, si je n'ai pu encore scruter en moi-même si je les admets, je vous prie de me considérer toujours comme un ami sincère et sûr...

Je vous adresse inclus un chèque de cinquante francs pour vous couvrir du montant de mes abonnements et pour part contributive aux études de votre journal.

Veuillez croire à mes sentiments les plus fraternellement dévoués.

J.-M. C.

Georges Vidal : *Comment mourut Philippe Daudet* (Préface de HAN RYNER), 5 fr. 30. — Robert Louis Stevenson : *Le cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde* (Traduction de Mme Laparra), de l'excellente collection « Les Contemporains », 2 fr. 15. — Camille Spiess : *Ainsi parlait l'Homme* (Préface de Louis Estève), édition André Delpeuch, 5 fr. 15. — Marie Blossier : *Les Voyages de Psychonore, de Han Ryner*, chez l'auteur, 90, rue de Grenelle, Paris.

Johnson Yvan : *Francisco Ferrer. L'école moderne et la réforme de l'éducation* (en chinois), chez l'auteur : Institut franco-chinois (Université de Lyon), à Lyon.

Pour ne pas voter. — Sébastien Faure : *Electeur écoute !..* — Octave Mirbeau : *La Grève des électeurs. — L'absurdité de la Politique* (n° d'avril 1924 de la « Brochure Mensuelle » 39, rue de Bretagne, à Paris-3e). L'une des meilleures brochures publiées jusqu'ici par le Groupe de Propagande par la Brochure.

Le poète Lucio Dornano et le peintre Pierre Fossey vont faire paraître prochainement, en édition d'art : *Messes païennes*, suite de méditations érotiques traduites en sonnets et en compositions enluminées, ouvrage purement philosophique si l'on en juge d'après la pièce préliminaire : un eunuque affolé par le suicide de celle dont il a la garde, s'embarque et disparaît en mer...

Et depuis, sur la vague où sa raison dévie
Il confie à tous vents, comme un sens de la Mort,
Qu'un eunuque, jamais, ne comprendra la Vie.

ou bien d'après ce dernier tiercet d'un sonnet relatif aux sirènes.

L'équipage était mort... Mais les folles cervelles,
Dans l'abîme d'un songe avaient roulé cueillant
Sous des baisers nouveaux des caresses nouvelles.

L'Avesta constitue le texte sacré des Perses, lequel se rapproche beaucoup, encore aujourd'hui, de l'ancienne doctrine de Zoroastre. Cette œuvre a fait l'objet d'études très approfondies de la part du savant Ravasini (Georges-Joseph) qui, grâce à sa culture, à son esprit philosophique, a sa parfaite connaissance des langues orientales et de la vie asiatique, a pu la rendre accessible aux Européens. Ce travail paraîtra dans la collection *Pro Asia* dont deux volumes : *Perse* et *Zoroastre* sont déjà en cours de publication. Tous les livres sacrés sont examinés dans cette monographie de *l'Avesta*. De nombreux gloses historiques, linguistiques et folkloriques enrichiront cette œuvre qui n'est pas destinée seulement aux spécialistes des problèmes religieux, mais à toute personne instruite qui a le désir de se renseigner exactement sur la pensée zoroastrienne et sur l'influence qu'elle a eue sur toutes les civilisations du monde. A la fin du volume on peut trouver un essai de chronologie zoroastrienne déduite des textes, de la tradition et des autres chroniques.

Le volume : 20 francs, relié en toile bichromatique. — Avec sommaires bibliographiques : 25 fr. — A l'Académie *Science et Art*, rue Ugo Foscolo, 2, Trieste (Italie).

Aux Compagnons

Malgré le peu de préparation, on ne saurait nier que n'aient réussi les petites causeries de Nevers, de Lyon, de Saint-Etienne. J'ai été heureux de revoir d'anciens amis, de faire connaissance avec de nouveaux camarades. Malgré que la salle de l'Unitaire à Lyon fût pleine ou a peu près, maints des individualistes de Lyon, voire de nos abonnés, brillaient par leur absence. Le racolage pour le Bloc des Gauches les occupe-t-il à ce point qu'elle ne leur laisse pas une soirée libre, une fois en un an, pour se retrouver entre camarades ?

De différents côtés, on me demande de faire toucher le montant de l'abonnement à l'en dehors par recouvrement postal. Ou on a oublié. Ou bien le temps a manqué. Ou le bureau de poste est à quelques kilomètres. Il est bien entendu que les quittances postales que nous présenterions solderaient deux années d'abonnement et s'élèveraient à 12 f. 50. Mais c'est exceptionnellement que nous entendons procéder à ce mode de recouvrement onéreux, qui demande des écritures et un temps inutiles, vraiment. Envoyez-nous, compagnons, tout bonnement ce que vous nous devez. Et cela vaudra beaucoup mieux.

Ainsi chantait un « en dehors » *ne paraîtra que lorsque les souscriptions nécessaires seront recueillies, bien entendu. Il nous en faudra 500.*

Ce n'est pas parce qu'on nous a infligé 15 % d'augmentation que les souscriptions destinées à la vie du journal doivent se ralentir. Cela ne se comprendrait vraiment pas. Avis « à ceux qui nous aiment. »

Ne pas oublier notre première sortie au Tapis-Vert, dimanche 11 mai, jour des élections.

E. A.

« l'en dehors » *est en vente :*

A MARSEILLE : Bibliothèque Sociale, Bourse du Travail — Bd. Garibaldi, vis à vis B. du Travail — des Variétés, rue de Noailles — de la parfumerie Palanca, sur la Cannebière — Angle Cannebière et cours Belsunce — Groupe d'études sociales à St-Henri.

A LYON : Angle r. Centrale et Poulaillerie — Pl. Le Viste — 53 cours Morand — Angle Place du Pont et Cours de la Liberté. — Aux « Causeries Populaires » 15, rue Marignan.

Si vous n'avez pas lu
L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE
vous ignorez tout du mouvement individualiste.

Envoi contre 8 fr. 40 recommandé (extérieur 8 fr. 75).

Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Souscription permanente. — L. Toillon, 2. G. Laingui, 1. Giuseppe Fumagalli, 2 50. Meniconi Fioravante, 2 50. Marius Jean, 1. Petit d'O., 10. Alphonse Quet, 1 50. S. Goldin, 5. Marchadier, 4. R. de Vlaeminck, 0 50. Charton, 4. Aline Stauffer, 4. G. Polet, 5. Isabel Martinez, 2 50. Ch. Wiggishoff, 2. Lina, 4. Henriot, 1. J.-M. Chabert, 10. Emile Rodier, 1. Jean Gamba, 1 50. Oscar Hespel, 1. Liste n° 297 par Laveau, 7. J. Sarassiu, 1. E. A., 5. Campo, 2. E. Croisy, 2. Vuillemin, 4. Bourillon, 3. G. M., 2 50. Arjan, 2. Bernard, 3. Klimovitch, 2. Chauvin, 2. Collecte rue du Château-d'Eau, 7 45. René Faad, 2. Kistler, 5. Léon Wastiaux, 4. R. Maurin, 3. Liste n° 295 par Léopold Faure, 11. Mestre, 5. Paul Pennard, 3 Henri Waflart, 1. F. Maehler, 4. Daniel Durand, 2 50. Chiappa, 4. Roger Cauvin, 2. Sébastien Boutet, 9. Reliquat des entrées Lyon, 78. Canard (Henri), 4. Mme Canard, 1. Collecte reunion Saint-Etienne, 24 10. Total : **271 fr, 55** (Liste arrêtée au 20 avril 1924).

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

— CAMARADE désire corresp. avec jeune femme de 20 à 35 ans, partageant les idées de *l'en dehors* et susceptible de devenir sa compagne. Bonne éducation indispensable. F. Coda, 705, Lyceum Building, 611 Penn av', Pittsburgh (Pa.) Etats-Unis.

— UNE CAMARADE mécanicienne-dentiste étrangère désire entrer en relation avec un camarade français travaillant dans le même métier. SONIA, au journal.

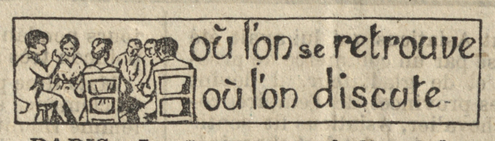
— CHERCHE MÉNAGE cultivateurs pour métayage ferme. Non-professionnels et milieux-libristes s'abstenir. Ecrire à LABRADOR, au journal.

— JEUNE CAMARADE désire faire connaissance d'une lectrice de *l'en dehors* de 20 à 25 ans et susceptible de devenir sa compagne. Ecrire N. S. M., aux bureaux du journal.

— DÉSIRERAIS correspondre avec une camarade vingtaine d'années, dans nos idées. R. MAURIN, 4, rue Prépapaud, Limoges (Haute-Vienne).

— CAMARADE, possédant machine à écrire, se charge de copies littéraires et scientifiques : livres, pièces de théâtre, thèses, questions d'examen, etc., travail soigné. — Prix très modéré — S'adresser chez René d'Oxeuil, 5, rue Berthollet (7e).

— ON EST PRIE de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe aux bur. du journal.



PARIS. — Les Compagnons de *l'en dehors* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Bar des Aviateurs*, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).

Lundi 12 mai : *Le réalisme individualiste*, par E. Armand.

Lundi 26 mai : *L'Individualisme biologique ou ethno-sexuel*, par Camille Spiess.

DIMANCHE 11 MAI, jour des élections

Journée de plein air au TAPIS VERT (*Bois de Clamart-Meudon*). — Moyens de communications : Tramway Hôtel-de-Ville-Clamart ; chemin de fer des Invalides (station Meudon-Val Fleuri). — Rendez-vous à 10 h. au terminus du tramway Hôtel-de-Ville-Clamart.

A 14 h. 1/2, discussion sur ***« Le vote et les individualistes »*** amorcée par E. ARMAND.

Langue internationale Ido. — Le cours gratuit de la Bourse du Travail de Paris a lieu tous les vendredis soirs, de 8 h. 1/2 à 10 heures, salle C. Le cours gratuit par correspondance fonctionnant en permanence, on peut se faire inscrire à n'importe quelle époque. Pour le suivre et recevoir le « Petit Manuel Complet en 10 leçons » envoyer 0 fr. 75 en timbres à *Emancipanta Stelo*, Union mondiale des Idistes d'avant-garde, 39, rue de Bretagne, Paris (3e).

La Muse rouge (Groupe des Poètes, chansonniers et artistes révolutionnaires, fondé en 1901). — « Le Cabaret de Récréation Educative », au siège, tous les dimanches, à 20 h. 30, et le 1er Dimanche de chaque mois, à 14 h. 30. Permanence au siège, 49, rue de Bretagne, Paris (3e) tous les mercredis, à 20 h. 30.

— **La recommandation des imprimés, ayant été portée de 0 fr. 40 pour le régime intérieur et à 0 fr. 75 pour l'extérieur, prière d'en tenir compte pour l'envoi des ouvrages que l'on désire recevoir recommandé.**

Henri Blettry, Le Philipponat, F. Lecomte, Krhouet, Laurent, Le Scornec, Joseph Prati, Julien Rigal. J. Legars, Henri Simon. — Quelles sont vos adresses actuelles pour envoi de vos abonnements et exemplaires de *l'Initiation* ?

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par **E. Armand**

	franco
La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au pt de vue individualiste	» »
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté	0 55
Mon athéisme	0 15
Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en *ido*)	0 15

par **Benj. R. Tucker**

Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10

par **Voltairine de Cleyre**

L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20

par **Albert Libertad**

La joie de vivre	0 20

par **Gérard de Lacaze-Duthiers**

Les vrais révolutionnaires, les 3 exempl.	0 15

par **Alba Satterthwhaite**

Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu	0 10
"Notre" Individualiste (texte français et *ido*). "Pour la fin de la guerre"	0 10

Les 22 brochures ou tracts franco : 2 fr. 75. (sous enveloppe : fr. 3,00)

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42	7	50
l'en dehors, premier format, n° 1 à 16/17	4	»
Cartes postales, la série de 10	1	»
— (5 séries)	4	»
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1	»

MIEL. — Tous les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourront s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à **STEPHEN MAC SAY**, apiculteur, Place Nicochet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (domicile, 1 fr. 50 en plus), boîte métal de **5 ou 10 kilos** (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 1er arrondissement, 541.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à 5 francs l'exemplaire _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

103. Eugène Roche. — 104. Paul Meï. — 105. Edmond Gardiol. — 106. Ange Esposito. — 107. Georges Laingui. — 108. Augustin Dassonville. — 109. Isabel Martinez. — 110. J. M. Chabert. — 111. Emile Rodier. — 112. A. Bernard. — 113. Marcel Roche. — 114. Klimovitch. — 115. Vathonne.

Il reste encore 385 souscriptions environ à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS